

# LE DAUPHIN,

## CONTÉ.

IL étoit une fois un roi & une reine , à qui le ciel avoit donné plusieurs enfans , mais ils ne les aimoient qu'autant qu'ils les trouvoient beaux & aimables : ils avoient entr'autres un cadet , nommé Alidor , assez bien fait de sa personne , quoiqu'il fût d'une laideur qui n'étoit pas supportable. Le roi & la reine ne le souffroient qu'avec beaucoup de répugnance ; ils lui disoient à tous momens de s'éloigner d'eux. Et comme il voyoit que toutes les careffes étoient pour les autres , & toutes les duretés pour lui , il ne comprit point d'autre parti à prendre , que celui de partir secrètement. Il prit ses mesures assez justes pour sortir du royaume , sans qu'on sût où il alloit , espérant que la fortune le traiteroit peut-être plus favorablement dans un autre pays que dans le sien.

Son absence ne laissa pas que de faire de la peine au roi & à la reine ; ils envisagèrent qu'il ne paroîtroit point avec la magnificence qui convient à un prince , & qu'il pouvoit lui arri-

ver des affaires désagréables, auxquelles ils s'intéressoient plus par rapport à leur nom qu'à sa personne. Ils envoyèrent quelques couriers après lui, avec ordre de le faire revenir sur ses pas; mais il prit tant de soin de chercher les routes les plus détournées, qu'on le suivit inutilement, & ceux qui en avoient reçu l'ordre, n'étoient pas revenus à la cour, qu'il y étoit oublié. Tout le monde connoissoit trop bien le peu de tendresse que le roi & la reine avoient pour lui, pour l'aimer autant qu'on auroit aimé un prince heureux. L'on ne parla plus d'Alidor: qui est-ce aussi qui en auroit parlé? La fortune lui étoit contraire; ses plus proches le haïssoient, on faisoit peu d'attention à son mérite.

Alidor s'en alloit à l'aventure, sans bien savoir lui-même de quel côté il vouloit tourner ses pas, quand il rencontra un jeune homme bien fait & bien monté, qui avoit l'air d'un voyageur; ils se saluèrent & s'abordèrent civilement: ils furent quelque temps ensemble, sans parler d'autre chose que des nouvelles générales: ensuite le voyageur s'informa d'Alidor, de quel côté il alloit. Mais, vous-même, lui dit-il, voulez-vous bien me dire où vous allez? Seigneur, répliqua-t-il, je suis un écuyer du roi des Bois; il m'envoie lui chercher des

chevaux dans un lieu peu éloigné d'ici. Est-ce, lui dit le prince, que ce roi est sauvage, car vous le nommez le roi des Bois, & je m'imagine qu'il y passe sa vie? Ses ancêtres, dit l'écuyer, pouvoient en effet vivre comme vous le dites; mais pour lui, il a une grande cour: la reine, sa femme, a été une des personnes du monde la plus aimable; & la princesse Livorette, leur fille unique, est douée de mille charmes qui enchantent tous ceux qui la voient: il est vrai qu'elle est encore si jeune, qu'elle ne s'aperçoit pas de tous les soins qu'on lui rend; mais cependant on ne peut s'empêcher de lui en rendre.

Vous me donnez une grande envie de la voir, dit le prince, & d'aller passer quelque temps dans une cour si agréable: mais y voit-on les étrangers de bon œil? Je ne me flatte point, je fais que la nature ne m'a pas favorisé d'un beau visage; elle m'a donné en récompense un bon cœur; c'est un meuble bien rare, dit le voyageur, & je tiens que l'un est beaucoup au-dessus de l'autre: l'on fait dans notre cour donner un juste prix à toutes choses, ainsi vous devez y aller avec une entière certitude d'y être reçu favorablement. Là-dessus il l'instruisit du chemin qu'il devoit tenir pour arriver au royaume des Bois; & comme il

étoit obligeant, & qu'il lui voyoit un air de noblesse, que toute sa laideur ne pouvoit défigurer, il lui donna l'adresse de quelques-uns de ses amis, pour être présenté au roi & à la reine.

Le prince ressentit vivement des manières si obligeantes; il augura bien d'un pays où l'on avoit tant de politesse, & ne cherchant qu'un endroit où pouvoir demeurer inconnu, il aima mieux choisir celui-là qu'un autre; il trouvoit même quelque détermination particulière de la fortune pour l'engager à le choisir. Après s'être séparé du voyageur, il continua son chemin, rêvant quelquefois à la princesse Livorette, pour laquelle il ressentoit déjà une curiosité pleine d'empressement.

Lorsqu'il fut arrivé à la cour du roi des Bois, les amis de celui qu'il avoit rencontré le régalarerent, & le roi le reçut avec accueil. Il étoit charmé d'avoir quitté sa patrie, car encore qu'on ne le connût point, il ne laissoit pas d'avoir sujet de se louer de tous les égards qu'on lui témoignoit. Il est vrai qu'il ne trouva pas la même chose dans l'appartement de la reine; il y parut à peine, qu'il entendit de tous côtés de longs éclats de rire. L'une se cachoit pour ne le point regarder, l'autre prenoit la fuite; mais sur-tout la jeune Livorette, à

laquelle l'on donnoit ces exemples d'impolitesse, laissa voir au prince tout ce qu'elle pensoit de sa laideur.

Il lui sembla qu'une princesse, qui rioit ainsi des défauts d'un étranger, n'étoit guères bien élevée; il la plaignoit en secret: hélas, dit-il, voilà comme l'on me gâtoit chez le roi mon père; il faut avouer que les princes sont malheureux, quand on tolère leurs défauts. Ah! je vois présentement le poison que nous buvons tous les jours à longs traits. Cette belle princesse ne devroit-elle pas avoir honte de se moquer de moi? Je viens de bien loin lui rendre mes respects, & grossir sa cour. Je peux aller plus loin publier ses bonnes qualités ou ses défauts. Je ne suis point né son sujet. Rien ne liera ma langue que ses honnêtetés. Cependant elle jette à peine les yeux sur moi, qu'elle m'insulte par des airs railleur: mais, hélas! reprovoit-il, en la regardant avec admiration, qu'elle est en sûreté de tout ce que je pourrois dire; jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vue, je l'admirer; je ne l'admirer que trop, & je ne sens que trop aussi que je l'admirerai toute ma vie.

Pendant qu'il faisoit ces tristes réflexions, la reine, qui étoit obligeante, lui avoit ordonné de s'approcher, & voulant adoucir

son esprit, elle lui dit des choses très-favorables, & s'informa de son pays, de son nom & de ses aventures. Il répondit à tout en homme d'esprit, & en homme qui s'étoit préparé aux questions. Elle goûta son caractère, & lui dit que lorsqu'il voudroit lui rendre ses devoirs, elle le verroit toujours avec plaisir. Elle s'informa même s'il jouoit quelquefois, & lui dit de venir tailler à la basfette.

Comme il cherchoit à plaire, il se fit un plaisir d'être du jeu de la reine ; il avoit beaucoup d'argent & de piergeries : l'on remarquoit dans toutes ses actions un air de noblesse, qui n'aidoit pas médiocrement à le faire distinguer ; & bien qu'on ne le connût point du tout, & qu'il prît grand soin de cacher sa naissance, on ne laissoit point d'en juger avantageusement : il n'y avoit que la princesse qui ne le pouvoit point souffrir ; elle s'éclatoit de rire à son nez : elle lui faisoit des grimaces, & mille pièces qui convenoient à son âge, & qui ne lui auroient point fait de peine d'une autre ; mais d'elle, cela étoit fort différent, il prenoit la chose d'un air sérieux, & quand il fut un peu plus familier auprès d'elle, il lui en faisoit ses plaintes : pensez-vous, madame, lui disoit-il, qu'il n'y ait pas de l'injustice à vous moquer de moi ? Les

400 LE GENTILHOMME, &c.  
mêmes dieux qui vous ont fait la plus belle  
princesse de l'univers, m'ont rendu l'homme  
du monde le plus laid, & je suis leur ouvrage  
aussi bien que vous. J'en conviens, Alidor,  
disoit-elle; mais vous êtes l'ouvrage le plus  
imparfait qui soit jamais sorti de leurs mains.  
Là-dessus elle le considéroit attentivement,  
sans ôter les yeux de dessus lui, pendant un  
grand espace de temps, & puis elle riait à  
s'en trouver mal.

Le prince, qui avoit alors le temps de la  
considérer, buvoit à longs traits le poison  
qu'amour lui préparoit. Il faut mourir, disoit-  
il en lui-même, puisque je ne peux espérer  
de plaire, & que je ne peux vivre sans possé-  
des les bonnes grâces de Livorette. Il devint  
enfin si mélancolique, qu'il faisoit pitié à tout  
le monde. La reine s'en apperçut; son jeu  
n'alloit plus comme à l'ordinaire: elle lui de-  
manda ce qu'il avoit, & n'en put tirer autre  
chose, sinon qu'il ressentoit une langueur ex-  
traordinaire; qu'il croyoit que le change-  
ment de climat y pouvoit contribuer, & qu'il  
étoit résolu d'aller souvent à la campagne  
pour prendre l'air. En effet, il ne pouvoit plus  
résister à voir tous les jours la princesse sans  
aucune espérance; il se flattâ qu'il pourroit  
guérir en l'évitant: mais en quelqu'endroit

qu'il allât, sa passion le suivoit par-tout. Il cherchoit les lieux solitaires, & s'y abandonnoit à une profonde rêverie.

Le voisinage de la mer l'engagea d'aller souvent à la pêche; mais il avoit beau jeter l'hameçon & les filets, il ne prenoit rien. Livorette à son retour se trouvoit presque toujours à sa fenêtre; & comme elle le voyoit revenir tous les soirs, elle lui crioit d'un petit air espiègle: hé bien, Alidor, m'apportez-vous de bon poisson pour mon souper? Non, madame, répondit-il, en lui faisant une profonde révérence, & il passoit d'un air chagrin. La belle princesse le railloit: oh! qu'il est mal-adroit, disoit-elle; il ne peut pas seulement attraper une sole.

Il avoit du dépit d'être si malheureux, & de devenir l'objet continual des plaisanteries de la princesse, de sorte qu'il vouloit prendre quelque chose digne de lui être présenté. Très-souvent il montoit seul dans une petite chaloupe, où il portoit des filets de plusieurs manières, & par rapport à Livorette, il se donnoit mille soins pour faire une bonne pêche. Ne suis-je pas bien malheureux, disoit-il, de trouver une nouvelle peine préparée dans cet amusement? Je ne cherchois qu'à m'éloigner le souvenir de la princesse, il lui

prend envie de manger du poisson de ma pêche ; la fortune m'est si contraire, qu'elle me refuse jusqu'à ce petit plaisir.

Pénétré de son chagrin, il s'avança dans la mer plus loin qu'il n'avoit encore fait, & jetant ses filets d'un air déterminé, il les sentit si chargés, qu'il se hâta de les retirer, de crainte qu'ils ne rompissent. Quand il les eut tous remis dans sa barque, il regarda curieusement ce qui se débattoit, & trouva un beau Dauphin qu'il prit entre ses bras, charmé d'avoir si bien réussi. Le Dauphin faisoit ce qu'il pouvoit pour s'échapper; il se donnoit des secousses surprenantes, puis il sembloit mort, afin qu'Alidor ne se défiât plus de lui; mais rien ne lui valut: Mon pauvre Dauphin, disoit-il, ne te tourmente pas davantage, très-résolument je te porterai à la princesse, & tu auras l'honneur d'être servi ce foir sur sa table. Vous prenez un dessein qui m'est bien fatal, lui dit-il. Quoi! tu parles, s'écria le prince tout étonné; justes dieux, quel prodige! si vous êtes assez bon & assez généreux pour me donner ma liberté, continua le Dauphin, je vous rendrai des services si essentiels dans le cours de ma vie, que vous n'aurez pas lieu pendant toute la vôtre de vous en repentir. Et que mangera

la princesse à son souper , dit Alidor ? ne fais-tu point les airs ironiques qu'elle prend avec moi ! elle m'appelle mal-à-droit , stupide , & me donne cent autres noms qui m'engagent à te sacrifier ma réputation. Voilà pour une princesse se piquer d'une plaisante science , dit le Dauphin ; si vous ne péchez pas bien , vous croyez être dégradé d'honneur & de noblesse. Laissez - moi vivre , je vous en conjure , remettez votre très-humble serviteur le Dauphin dans l'onde , il est des bienfaits dont la récompense n'est pas éloignée.

Va , dit le prince en le jetant dans l'eau , je n'attends de toi ni bien ni mal , mais il paroît que tu as fort envie de vivre ; Livolette ajoutera , si elle veut , de nouvelles insultes à celles qu'elle m'a déjà faites. N'importe , je te trouve un animal extraordinaire , & je veux te contenter. Le Dauphin disparut aux yeux du prince ; il vit tout-d'un-coup l'espoir de sa pêche évanouiï , il s'assit dans sa barque , retira ses rames qu'il mit sous ses pieds , croisa ses bras l'un sur l'autre , & s'abandonnoit à une profonde rêverie , lorsqu'il en fut retiré par une voix fort agréable , qui sembloit friser les vagues en sortant de la mer : Alidor , prince Alidor , disoit cette voix ,

regardez un de vos amis ; il se baissa, & vit le Dauphin qui faisoit mille caracoles sur la surface de l'eau ; il est juste , dit-il , que chacun ait son tour.

Il n'y a qu'un quart - d'heure que vous m'avez sensiblement obligé , souhaitez quelques services de moi à présent , & vous verrez ce que je ferai. Je demande , dit le prince , une petite récompense d'un grand bienfait , envoie-moi le meilleur poisson de la mer. En même temps , sans jeter ses filets , les saumons , soles , turbots , les huîtres & les autres coquillages s'élançoient dans la chaloupe en si grande quantité , qu'Alidor craignit , avec raison , de périr ; tant elle étoit chargée : Hola , hola , s'écria-t-il , mon cher Dauphin , je suis honteux de tout ce que vous faites en ma faveur , mais j'ai peur que votre profusion ne me devienne nuisible ; sauvez-moi , car vous voyez que ceci est sérieux.

Le Dauphin poussa la barque jusqu'au rivage ; le Prince y arriva avec tout son poisson , quatre mulets n'auroient pu le porter ; il s'assit & choisiffoit le meilleur ; quand il entendit la voix du Dauphin : Alidor , dit-il , en montrant sa grosse tête , êtes-vous un peu satisfait de mes soins ? Il seroit difficile , dit-il , de l'être davantage. Oh ! sachez , reprit le

poisson, que je suis aussi sensible à la manière dont vous en avez usé avec moi, qu'à la vie que vous m'avez conservée. Je viens donc vous dire, que toutes les fois que vous voudrez me commander quelque chose, je ferai toujours disposé à vous obéir; j'ai plus d'une sorte de pouvoir; si vous m'en croyez, vous en ferez l'épreuve. Hélas, dit le prince, qu'ai-je à souhaiter? J'aime une princesse qui me hait. Voulez-vous cesser de l'aimer, dit le Dauphin? Non, répliqua Alidor, je ne peux m'y résoudre, faites plutôt que je lui plaise, ou que je meure.

— Me promettez-vous, continua le Dauphin, de n'avoir jamais d'autre femme que Livotette? Oui, je vous le promets, s'écria le prince, j'ai juré que je serai fidelle à ma passion, & que je n'oublierai rien de ce qui peut dépendre de moi pour lui plaire. Il faut la tromper elle-même, dit le Dauphin, car elle ne voudroit pas vous épouser, parce qu'elle vous trouve laid, & qu'elle ne vous connoît point. Je consens à la tromper, dit le prince, bien que je fasse mon compte qu'elle ne le fera jamais dans la possession d'un cœur comme le mien. Le temps pourra l'en persuader, ajouta le Dauphin, mais trouvez bon que je vous métamorphose en

ferin de Canarie, vous en quitterez la figure toutes les fois que vous le voudrez. Vous êtes le maître, mon cher Dauphin, dit Alidor. Hé bien, continua le poisson, soyez ferin ! je le veux. Sur le champ le prince se vit des plumes, des pattes, un petit bec ; il siffloit & parloit admirablement bien ; il s'admirâ, puis faisant le souhait de redevenir Alidor, il se trouva le même qu'il avoit toujours été.

Jamais homme n'a eu plus de joie ; il étoit dans une impatience extrême d'être auprès de la jeune princesse, il appela ses gens qui l'attendoient, il les chargea de tout son poisson, & reprit avec eux le chemin de la ville. Livorette ne manqua pas de se trouver sur son balcon, & de lui crier : Hé bien ! Alidor, êtes-vous plus heureux qu'à l'ordinaire ? Qui, madame, lui dit-il : en même temps il lui fit montrer de grands paniers, tous remplis du plus beau poisson du monde : Ah ! s'écria-t-elle d'un air enfantin, que je suis fâchée que vous ayiez fait une si grande pêche, car je ne pourrai plus me moquer de vous. Vous en trouverez toujours assez de sujets quand il vous plaira, madame, lui dit-il ; & passant son chemin, il envoya tout son poisson chez elle ; puis au bout d'un moment, il prit la

forme d'un petit serin & vola sur sa fenêtre. Dès qu'elle l'aperçut, elle s'avança doucement, & alongeoit la main pour le prendre, quand il s'éloigna voltigeant en l'air.

“ J'arrive d'un des bouts de la terre, lui dit-il, où votre beauté fait beaucoup de bruit: mais, aimable princesse, il ne seroit pas juste que je vinsse exprès de si loin pour être traité comme un serin à la douzaine; il faut que vous me promettiez de ne m'enfermer jamais, de me laisser aller & venir, & de ne me point donner d'autre prison que celle de vos beaux yeux. Ah! s'écria Livorette, aimable petit oiseau, fais tes conditions comme tu voudras, je m'engage de ne manquer à aucunes, car il ne s'est jamais rien vu de si joli que toi: tu parles mieux qu'un perroquet, tu siffles à merveille; je t'aime tant & tant, que je meurs d'envie de te tenir. Le serin s'abaissta, & vint sur la tête de Livorette, puis sur son doigt, où il ne siffla pas seulement des airs; il chanta ces paroles avec autant de propreté & de conduite qu'auroit pu faire le plus habile musicien:

La nature m'a fait inconstant & volage,  
Mais je suis trop charmé de vivre en votre cour.

Il ne me faut point d'autre cage

Que les doux liens de l'Amour;

Avec quel plaisir on s'engage  
A porter vos aimables fers !  
On doit mille fois mieux aimer cet esclavage,  
Que l'empire de l'univers.

Je suis charmée, disoit-elle à toutes ces dames, du présent que la fortune vient de me faire. Elle courut dans la chambre de la reine, lui montrer son aimable serin; la reine mouroit d'envie de l'entendre parler, mais il ne parloit que pour sa princesse, & ne se piquoit point de complaisance pour les autres.

La nuit étant venue, Livorette entra dans son appartement avec le beau serin, qu'elle avoit nommé Byby; elle se mit à sa toilette, il se plaça sur son miroir, prenant la liberté de lui becqueter quelquefois le bout de l'oreille, & quelquefois les mains; elle étoit transportée de joie. Pour Alidor, qui jusqu'alors n'avoit goûté aucunes douceurs, il ressentoit celle-ci comme le souverain bien, & ne vouloit jamais être autre chose que le serin Byby. Il est vrai qu'il fut triste de voir qu'on le laissoit dans une chambre où les chiens de Livorette, ses singes & ses perroquets couchoient ordinairement. Quoi! dit-il d'un air affligé, vous faites si peu de cas de moi, vous m'abandonnez? Est-ce t'abandonner, cher Byby, lui dit-elle, de te mettre

mettre avec ce que j'aime le mieux ? Elle sortit, & le prince demeura sur le miroir. Dès qu'il apperçut le jour, il vola au bord de la mer. Dauphin, cher Dauphin, s'écria-t-il, j'ai deux mots à te dire, ne refuse pas de m'entendre. L'officieux poisson parut, fendant l'onde d'un air grave. Byby le voyant, vola vers lui, & se mit doucement sur sa tête.

Je sais tout ce que vous avez fait, & je sais tout ce que vous me voulez, dit le Dauphin ; je vous déclare que vous n'entrerez point dans la chambre de Livorette, qu'elle ne vous ait épousé, & que le roi & la reine y aient consenti ; ensuite je vous regarderai comme son mari. Le prince avoit tant d'égards pour ce poisson, qu'il n'insista sur rien. Il le remercia mille fois de la charmante métamorphose qu'il lui avoit procurée, & lui demanda la continuation de son amitié.

Il revint au palais, sous la figure emplumée ; il trouva la princesse en robe-de-chambre, qui le cherchoit par-tout, & ne le trouvant point, elle pleuroit amèrement. Ah ! petit perfide, disoit-elle, tu m'as déjà quittée ? Ne t'avois-je pas reçu assez bien ? Quelles caresses ne t'ai-je point faites ? Je t'ai donné des biscuits, du sucre, des bonbons. Oui, oui, ma princesse, dit le serin,

qui écoutoit par un petit trou, vous m'avez donné quelques marques d'amitié, mais vous m'en avez bien donné d'indifférence : pensez-vous que je m'accommode de coucher avec votre vilain chat ? Il m'auroit mangé cinquante fois si je n'avois pas eu la précaution de veiller toute la nuit pour me garantir de sa patte. Livorette, touchée de ce récit, le regarda tendrement, & lui présenta le doigt : viens, bon Biby, lui dit-elle ; viens faire la paix. Oh ! je ne m'appaïsé pas si facilement, dit-il, je veux que le roi & la reine s'en mêlent. Très-volontiers, dit-elle, je vais te porter dans leur chambre.

Elle fut aussitôt les trouver ; ils étoient encore au lit, & parloient d'un mariage avantageux qui la regardoit. Que voulez-vous donc si matin, ma chère enfant, dit la reine ? C'est mon petit oiseau, répondit-elle, en se jetant à son cou, qui veut vous parler. La chose est rare, ajouta le roi en riant, mais sommes-nous en état de lui donner une audience sérieuse ? Oui, oui, sire, répliqua le ferin, aussi-bien je ne parois pas dans votre cour avec toute la pompe que je devrois, car ayant entendu parler de la beauté & des charmes de cette jeune princesse, je suis venu promptement vous supplier de me la

donner en mariage. Tel que vous me voyez, je suis souverain d'un petit bois d'orangers, de myrthes & de chèvrefeuilles, qui est l'endroit le plus délicieux des Isles-Canaries. J'ai un grand nombre de sujets de mon espèce, qui sont obligés de me payer un gros tribut de moucherons & de vermisseaux, la princesse en pourra manger tout son saoul. Les concerts ne lui manqueront point; je suis même parent de plusieurs rossignols qui lui rendront des soins empressés; nous vivrons dans votre cour tant qu'il vous plaira. Sire, je ne vous demande qu'un peu de millet; de navette & d'eau fraîche; quand vous ordonnerez que nous allions dans nos états, la distance des lieux ne nous empêchera pas d'avoir de vos nouvelles, & de vous donner des nôtres; les couriers volans nous feront d'un admirable secours, & je crois, sans vanité, que vous recevrez beaucoup de satisfaction d'un gendre comme moi.

Il finit son discours par deux ou trois airs qu'il siffla, & ensuite un petit gazouillement très-agréable. Le roi & la reine rioient à s'en trouver mal. Nous n'avons garde, dirent-ils, de te refuser Livorette. Oui, aimable ferin, nous te la donnons, pourvu qu'elle y consente: ah! c'est de tout mon cœur, dit-elle,

je n'ai jamais été si aise que je le suis d'épouser le prince Biby. Aussitôt il s'arracha une des plus belles plumes de son aile, qu'il lui offrit pour présent de nôces. Livorette la reçut gracieusement, & la passa sous ses cheveux qui étoient d'une beauté admirable.

Dès qu'elle fut revenue dans sa chambre, elle dit à ses dames qu'elle vouloit leur apprendre une grande nouvelle; c'est que le roi & la reine venoient de la marier avec un prince souverain. Chacune l'entendant parler ainsi, se jeta, l'une à ses genoux pour l'embrasser, l'autre à ses mains pour les baisser. Elles lui demandèrent d'un air empressé, qui étoit cet heureux prince à qui l'on destinoit la plus belle princesse du monde? Le voici, dit-elle, en tirant du fond de sa manche le petit serin, & elle leur montra son époux. A cette vue, elles rirent de tout leur cœur, & firent quelques plaisanteries sur la parfaite innocence de leur belle maîtresse.

Elle se hâta de s'habiller pour retourner dans l'appartement de la reine, qui l'aimoit si chèrement, qu'elle vouloit l'avoir auprès d'elle. Cependant le serin s'envola, & reprenant la forme ordinaire d'Alidor pour venir faire sa cour, dès que la reine l'apperçut, approchez, lui cria-t-elle, pour complimenter

ma fille sur son mariage avec Biby : ne trouvez - vous pas que nous lui avons donné un grand seigneur ? Alidor entra dans la plaisanterie ; & comme il étoit plus gai qu'il l'eût été de sa vie , il dit cent choses agréables qui divertirent fort la reine ; mais pour Livorette , elle continua de se moquer de lui , & le contredit toujours. Il auroit ressenti de la peine de la voir de cette humeur , s'il n'avoit pas songé en même temps que son ami le poisson lui aideroit à surmonter cette aversion.

Lorsque la princesse alla se coucher , elle voulut laisser son serin dans la chambre des animaux , mais il se mit à se plaindre ; & voltigeant autour d'elle , il la suivit dans la sienne , & se percha proprement sur une porcelaine , dont on n'osa le chasser , de crainte qu'il ne la cassât. Si tu chantes trop matin , Biby , dit Livorette , & que tu m'éveilles , je ne te pardonnerai pas. Il l'assura d'être muet jusqu'à ce qu'elle lui ordonnât de faire son petit ramage , & sur cette parole , on se retira tranquillement. A peine la princesse fut-elle couchée , qu'elle s'endormit d'un si profond sommeil , qu'on n'a jamais douté depuis que le Dauphin n'y eût contribué ; elle ronfloit même comme un petit cochon , ce qui n'est pas naturel à un jeune enfant. Biby ne ronfloit pas de même , il s'en

falloit bien qu'il eût encore fermé les yeux ; il quitta la porcelaine , & vint se mettre auprès de sa charmante épouse , si doucement , qu'elle ne se réveilla point. Dès qu'il vit le jour , il reprit la figure d'un serin , & s'envola au bord de la mer , où , devenant Alidor , il s'assit sur une petite roche , qui étoit assez unie & couverte de perce-pierre ; puis il regarda de tous côtés pour découvrir le cher poisson de son cœur. Il l'appela plusieurs fois , & en l'attendant , il faisoit d'agréables réflexions sur son bonheur : ô fées que l'on vante tant , disoit-il , & dont le pouvoir est si extraordinaire ! pourriez-vous rendre quelqu'autre mortel aussi content que moi ? Cette pensée lui donna lieu de faire ces paroles :

Officieux ami , Dauphin , dont le secours  
M'a fait goûter le fruit de mes tendres amours ,  
Je n'ose divulguer le bonheur qui m'enchante ,

Je jouis du sort le plus doux ,  
Un noir pressentiment sans cesse m'épouante ,  
Je tremble que les Dieux n'en deviennent jaloux .

Comme il marmottoit ces paroles , il sentit que la roche s'agitoit fortement , ensuite elle s'ouvrit pour laisser sortir une vieille petite naine toute déhanchée , qui s'appuyoit sur une béquille : c'étoit la fée Grognette , qui n'étoit

pas meilleure que Grognon. Vraiment, dit-elle, seigneur Alidor, je te trouve bien familier, de venir t'asseoir sur ma roche, je ne fais ce qui m'empêche de te jeter au fond de la mer, pour t'apprendre que si les fées ne peuvent rendre un mortel plus heureux que toi, elles peuvent au moins le rendre malheureux dès qu'elles le veulent. Madame, répondit le prince étonné de cette aventure, je ne savois point que vous demeuriez ici, je me serois bien gardé de manquer au respect qui est dû à votre palais. Tes excuses ne sauroient me plaire, continua-t-elle, tu es laid & prétentieux, il faut que j'aie le plaisir de te voir souffrir. Hélas ! que vous ai-je fait, lui dit-il ? Je n'en fais rien moi-même, ajouta-t-elle ; mais, je te traiterai comme si je le savois. L'antipathie que vous avez contre moi est bien extraordinaire, dit-il, & si je n'espérois pas que les dieux me protégeront contre vous, je préviendrois les maux dont vous me menacez en me donnant la mort. Grognette grogna encore des menaces, puis elle s'enfonça dans sa roche, qui se referma.

Le prince, fort chagrin, ne voulut pas s'y asseoir ; il n'avoit point envie d'essuyer un nouveau démêlé avec une malencontreuse naïne : j'étois trop satisfait de mon sort, dit-

il, voilà une petite furie qui vient le troubler. Que veut-elle donc me faire? Ah! sans doute, ce n'est pas sur moi qu'elle exercera son courroux, c'est bien plutôt sur la beauté que j'aime. Dauphin, Dauphin, je te conjure d'accourir ici pour me consoler. En même temps le poisson parut proche du rivage; hé bien! que voulez-vous, me dit-il? Je viens te remercier de tous les biens que tu m'as faits. J'ai épousé Livorette, & dans l'excès de ma joie, j'accourois vers toi, pour t'en faire part, lorsqu'une fée.... Je le fais, dit le Dauphin en l'interrompant, c'est Grognette, la plus maligne de toutes les créatures, & la plus fantasque; il ne faut qu'être content pour lui déplaire; ce qui me fâche davantage, c'est qu'elle a du pouvoir, & qu'elle va me contre-carrer dans le bien que j'ai résolu de vous faire. Voilà une étrange Grognette, répondit Alidor, quel déplaisir lui ai-je rendu? Quoi! vous êtes homme, s'écria le Dauphin, & vous vous étonnez de l'injustice des hommes? En vérité vous n'y pensez point, c'est tout ce que vous pourriez faire si vous étiez poisson; encore ne sommes-nous pas trop équitables dans notre empire salé, & l'on voit tous les jours les plus gros qui engloutissent les plus petits; on ne devroit pas le souffrir,

car le moindre hareng a son droit de citoyen acquis dans la mer , aussi-bien qu'une affreuse baleine.

Je t'interromps , dit le prince , pour te demander si Livorette ne doit jamais savoir que je suis son mari. Jouis du temps présent , répondit le Dauphin , sans t'informer de l'avenir. En achevant ces mots , il se cacha au fond de l'eau , & le prince devenu serin , vola vers sa chère princesse ; elle le cherchoit partout. Quoi ! tu prétens m'inquiéter toujours , petit libertin , lui dit-elle aussitôt qu'elle l'aperçut ? Je crains ta perte , & j'en mourrois de déplaisir ? Non , ma Livorette , répliqua-t-il , je ne me perdrai jamais pour vous. En peux-tu répondre , continua-t-elle ? Ne sau-roit-on te tendre des pièges & des filets ? Si tu tombois dans ceux d'une belle maîtresse , que fais-je si tu reviendrois ? Ah ! quel injurieux soupçon , dit-il , vous ne me connoissez point. Pardonne-moi , Biby , dit-elle en sou-riant ; j'ai entendu dire que l'on ne se pique pas de fidélité pour sa femme , & depuis que je suis la tienne , je crains ton changement.

Le serin trouvoit bien son compte à ces sortes de conversations ; il découvroit qu'il étoit aimé , mais cependant il ne l'étoit qu'en qualité de petit oiseau. La délicatesse

de son cœur s'en trouvoit quelquefois blessée. La supercherie que j'ai faite, dit-il au Dauphin, est-elle permise? Je sais que la princesse ne m'aime point, qu'elle me trouve laid, & qu'aucun de mes défauts ne lui est échappé; j'ai tout sujet de croire qu'elle ne voudroit point de moi pour son époux; malgré cela je le suis devenu: si elle le fait un jour, de quels reproches ne m'accablera-t-elle pas! qu'aurai-je à lui dire? Je mourrois de douleur si je lui déplaisois. Le poisson lui répliqua: Tes réflexions s'accordent mal avec ton amour; si tous les amans en faisoient de semblables, il n'y auroit jamais de maîtresses enlevées ni mécontentes; profite du temps, il en viendra de moins heureux pour toi.

Cette menace affligea beaucoup Alidor; il comprit bien que la fée Grognette lui vouloit encore du mal de s'être assis sur la roche quand elle étoit au dessous; il conjura le Dauphin de continuer à lui rendre de bons offices.

L'on parla fortement de marier la princesse à un beau & jeune prince, dont les états n'étoient pas éloignés; il envoya des ambassadeurs pour la demander; le roi les reçut parfaitement bien; & ces nouvelles alarmèrent beaucoup Alidor; il se rendit en dili-

gence au bord de la mer, il appela le poisson qui le servoit si bien; il lui conta ses alarmes. **Confidère**, lui dit-il, dans quelle extrémité je me trouve, ou de perdre ma femme, & de la voir mariée à un autre, ou de déclarer mon mariage, & de me voir peut-être séparé d'avec elle pour l'éreste de ma vie. Je ne puis empêcher, dit le Dauphin, que Grognette ne vous fasse de la peine; je n'en suis pas moins désespéré que vous, & vous ne pouvez être plus occupé de vos affaires que moi; prenez un peu de courage, je ne saurois vous dire autre chose à présent, mais comptez sur mon amitié, comme sur un bien qui ne vous manquera jamais. Le prince le remercia de tout son cœur, & revint chez sa princesse.

Il la trouva au milieu de ses femmes, l'une lui tenoit la tête, & l'autre le bras; elle se plaignoit d'avoir mal au cœur. Comme il n'étoit pas dans ce moment métamorphosé en serin, il n'osa pas s'approcher d'elle, quoiqu'il fût très-inquiet de son mal. Dès qu'elle l'aperçut, elle sourit, malgré tout ce qu'elle souffroit. Alidor, dit-elle, je crois que je vais mourir, j'en serois fort fâchée, à présent que les ambassadeurs sont arrivés, car l'on dit mille biens du prince qui me

demande. Comment, madame, répliqua-t-il ; en s'efforçant de sourire, avez-vous oublié que vous avez choisi un mari ? Quoi ! mon Serin, dit-elle ? ho ! je fais bien qu'il n'en sera pas fâché, cela n'empêchera point que je ne l'aime tendrement. Un cœur partagé n'est peut-être pas son affaire, répondit Alidor. N'importe, ajouta Livorette, je serai bien aise d'être reine d'un grand royaume. Mais, madame, dit-il encore, il vous en a offert un. Voilà un plaisant empire, dit-elle, un petit bois de jasmin ; cela pourroit accommoder une abeille ou une linotte ; à mon égard ce n'est pas la même chose.

Les femmes de la princesse craignirent qu'elle ne fût incommodée de trop parler ; elles prièrent Alidor de se retirer, & elles la mirent sur son lit, où Biby vint lui faire d'agréables reproches de son infidélité. Comme son mal n'étoit pas violent, elle se rendit chez la reine, & depuis ce jour il ne s'en passa guères qu'elle ne se trouvât mal ; sa langueur la changea ; elle devint maigre & dégoûtée : plusieurs mois s'écoulèrent ainsi, on ne savoit que lui faire ; & ce qui chagrinoit davantage la cour, c'est que les ambassadeurs qui l'étoient venue demander, pressoient pour qu'on la leur remît entre les mains. L'on dit à la reine

qu'il y avoit un très-habille médecin qui la soulageroit ; elle lui envoia un équipage , & défendit qu'on l'informât de la qualité de la malade , afin qu'il parlât plus librement. Quand il fut auprès d'elle , la reine se cacha pour l'écouter ; il la regarda un peu , & dit en souriant ? Est-il possible que vos médecins de cour n'aient pas connu l'incommodeité de cette petite dame : vraiment elle donnera bientôt un beau garçon à sa famille. On ne lui laissa pas le temps d'achever , toutes les dames le chargèrent d'injures , on le chassa par les épaules avec de grandes huées.

Biby étoit dans la chambre de Livorette ; il ne jugea pas , comme les autres , que le médecin de campagne étoit un ignorant ; il lui étoit venu plusieurs fois dans l'esprit que la princesse étoit grosse ; il alla au bord du rivage pour consulter son ami le poisson , qui ne parut pas d'un autre sentiment. Je vous conseille , dit-il , de partir , car je craindrois que l'on ne vous surprît auprès d'elle quand elle reposé , & vous seriez tous deux perdus. Ah ! dit le prince affligé , penses-tu que je puisse vivre séparé de la personne du monde qui m'est la plus chère ? que m'importe de ménager ma vie ? elle va m'être odieuse ; laisse-moi voir Livorette , ou laisse-moi mou-

tir. Le Dauphin en eut pitié, il pleura un peu, quoique les Dauphins ne pleurent guères; il ne laissa pas de consoler son cher ami. Grognette fut ac cusé de tout.

La reine raconta au roi la vision du médecin: on appela Livorette; on lui fit des questions auxquelles elle répondit avec autant de sincérité que d'innocence: l'on parla même à ses femmes, dont le témoignage fut tel qu'il devoit être; ainsi leurs majestés se tranquillisèrent, jusqu'au jour que la princesse mit au monde le plus beau marinot qui ait jamais été. Exprimer l'étonnement & la colère du roi, la douleur de la reine, le désespoir de la princesse, l'inquiétude d'Alidor, la surprise des ambassadeurs & de toute la cour, cela est impossible. D'où venoit cet enfant? qui en étoit le père? personne ne pouvoit le dire, & la jeune Livorette en étoit aussi peu instruite que l'enfant même; mais le roi n'entendoit pas raillerie; ses larmes, ses sermens ne servirent de rien. Il prit la résolution de la faire jeter avec son fils du haut d'une montagne dans un précipice tout hérissé de pointes de rochers, où elle devoit trouver une mort bien cruelle. Il le dit à la reine, qui s'affligea si violement; qu'elle tomba comme morte à ses pieds. Il s'attendrit en la voyant

dans un état si triste ; & lorsqu'elle fut un peu revenue , il essaya de la consoler ; mais elle lui dit qu'elle n'auroit jamais de joie ni de santé , jusqu'à ce qu'il eut révoqué un arrêt si funeste ; elle se jeta à ses genoux , & toute en pleurs elle le pria de la tuer , & de laisser vivre Livorette avec son fils , qu'elle avoit fait apporter exprès pour toucher le roi par son innocence.

Les lamentations de la reine , & les larmes du petit enfant , l'émurent de compassion ; il se jeta dans un fauteuil , & couvrant ses yeux avec sa main , il rêva & soupira long-temps sans pouvoir parler ; il dit ensuite à la reine , qu'il vouloit bien en sa faveur différer la mort de la princesse & de son fils ; mais qu'elle devoit s'attendre qu'elle n'étoit que différée , & qu'il falloit du sang pour laver une tache si honteuse dans leur maison. La reine trouva qu'elle avoit déjà beaucoup gagné de faire différer la mort de sa chère fille & de son petit-fils : de sorte qu'elle ne s'opiniâtra sur rien , & qu'elle consentit qu'on enfermât la princesse dans une tour , où elle ne jouissoit pas même de la lumière du soleil ; elle déploroit dans ce triste lieu sa barbare destinée. Si quelque chose pouvoit adoucir ses ennuis , c'étoit sa parfaite innocence ; elle ne

voyoit jamais son enfant & n'en savoit aucunes nouvelles. Juste ciel ! s'écrioit-elle, que t'ai-je fait pour être accablée de déplaisirs si amers ? Alidor, accablé de la plus vive douleur, ne se trouva pas la force de la soutenir plus long-temps ; son esprit se troubla peu-à-peu : enfin il devint tout-à-fait fou ; l'on n'entendoit que lui se plaindre & crier dans les bois ; il jetoit son argent & ses piergeries au milieu des chemins ; ses habits étoient tout déchirés, ses cheveux mêlés, sa barbe longue ; ce qui, joint à sa laideur naturelle, le rendoit presque affreux ; il faisoit une extrême pitié à tout le monde, & l'on auroit fait bien plus d'attention à son malheur, si celui de la princesse n'eût occupé tout le royaume. Les ambassadeurs qui étoient venus là demander en mariage, n'attendirent pas qu'on les congédiât ; ils souhaitèrent avec empressement de s'en retourner, ayant une espèce de honte d'être venus pour elle. Le roi, de son côté, les vit partir sans déplaisir ; leur présence lui faisoit de la peine, & le Dauphin, de son côté, enfoncé dans les abîmes de la mer, ne paroissoit plus, laissant le champ libre à la fée Grognette, pour faire toutes les malices qu'elle voudroit contre le prince & la princesse.

Quoique le petit prince devînt plus beau qu'un beau jour, le roi ne lui avoit conservé la vie que pour essayer par son moyen de connoître qui étoit son père ; il n'en avoit rien dit à la reine ; mais un jour il fit publier que tous les courtisans apportassent à son petit fils un présent qui pût le réjouir ; chacun vint aussitôt, & quand on eut dit au roi qu'il y avoit beaucoup de monde assemblé, il vint avec la reine dans la grande salle des audiences. La nourrice les suivoit portant entre ses bras l'aimable enfant habillé de brocard d'or & d'argent.

Chacun venoit baisser sa menote, & lui présenter une rose de pierreries, des fruits artificiels, un lion d'or, un loup d'agathe, un cheval d'ivoire, un épagneul, un perroquet, un papillon ; il prenoit tout cela avec indifférence.

Le roi, sans faire semblant de rien, étudioit ce qu'il faisoit, & remarquoit que l'enfant ne caressoit pas l'un plus que l'autre. Il dit que l'on affichât encore que si quelqu'un manquoit à venir, il seroit coupable & puni comme tel. A ces menaces, l'on s'empressa plus qu'on n'eût fait ; & l'écuyer du roi, qui avoit rencontré Alidor dans son voyage, & qui étoit la cause qu'il étoit venu à la cour,

l'ayant trouvé au fond d'une grotte, où il se  
retiroit ordinairement depuis qu'il avoit perdu  
l'esprit, lui dit : Hé ! quoi donc, Alidor, serez-  
vous le seul qui ne donnera rien au petit  
prince ? ne savez-vous pas l'édit que l'on  
publie ? Voulez-vous que le roi vous fasse  
mourir ? Oui - da, je le veux, répondit le pau-  
vre prince, d'un air tout égaré ; de quoi te  
mêles-tu, de venir troubler mon repos ? Ne  
vous fâchez point, ajouta l'écuyer, je ne  
vous parle qu'en vue de vous faire paroître.  
Oh ! je suis plaisamment vêtu, dit Alidor en  
riant, pour aller voir ce royal marmouset.  
S'il n'est question que de vous fournir des  
habits, dit l'écuyer, je vais vous en donner  
de fort riches ! Allons donc, répliqua - t - il,  
il y a long - temps que je ne me suis vu en pom-  
peux appareil.

Il sortit de sa grotte, & fut avec assez de  
docilité chez l'écuyer du roi, qui étant un  
des hommes de la cour le plus magnifique,  
lui donna le choix de plusieurs habits fort  
riches, mais il n'en voulut qu'un noir ; &  
quelque chose que l'on pût dire & faire, il  
alla sans cravate, sans chapeau & sans sou-  
liers. Quand il fut à la porte, il avoit oublié qu'il  
falloit donner quelque chose au prince, & il  
ne s'inquiéta pas davantage ; & voyant une

épinglé à terre, il la ramassa pour la lui présenter ; il alloit à cloche-pied dans la salle, tournoit les yeux & tiroit la langue de manière que, cela joint à sa laideur naturelle, l'on ne pouvoit pas soutenir sa vue ; & la nourrice craignant que le petit prince n'en eût peur, vouloit le tourner, & faisoit signe à Alidor de s'éloigner ; mais aussitôt que l'enfant l'aperçut, il se mit à lui tendre les bras, riant & faisant une tête si extraordinaire, qu'il fallut qu'on le fît venir jusqu'à lui. Alors l'enfant se jeta à son cou, le baifa mille fois, & ne pouvoit plus se résoudre à s'en séparer. Alidor ne lui faisoit pas moins d'amitié malgré sa folie.

Le roi demeura transi d'étonnement d'une aventure si surprenante ; il cacha sa colère à toute l'asssemblée : mais aussitôt qu'elle fut finie, sans communiquer son dessein à la reine, il ordonna à deux seigneurs, qu'il honoroit d'une confiance particulière, d'aller prendre la princesse Livorette dans la tour où elle languissoit depuis quatre ans, de la mettre dans un tonneau avec Alidor & le petit prince ; d'y ajouter un pot plein de lait, une bouteille de vin, un pain, & de les jeter ainsi au fond de la mer.

Ces seigneurs, affligés d'un ordre si barbare,

se prosternèrent à ses pieds & le prièrent humblement de faire grâcé à sa fille & à son petit-fils. Hélas ! Sire, lui dirent-ils ; si votre majesté avoit daigné s'informer de ce qu'elle souffre depuis quatre ans, elle la trouveroit suffisamment punie, sans y ajouter une mort si cruelle : considérez qu'elle est votre fille unique, réservée par les dieux à porter un jour votre couronne : vous êtes comptable de son sang à vos sujets ; son fils promet de si grandes choses, voulez - vous l'étouffer encore au berceau ? Oui, je le veux, s'écria le roi tout irrité de la résistance qu'il trouvoit à ses volontés ; & si vous refusez de la faire périr, je vous ferai périr avec elle.

Ces seigneurs connurent avec douleur qu'ils ne gagneroient rien sur la fermeté du roi : ils se retirèrent la tête baissée & les larmes aux yeux. Ils ordonnèrent un tonneau assez grand pour mettre la princesse, son fils, Alidor, & la petite provision ; puis ils furent à la tour, où ils la trouvèrent couchée sur un peu de paille, les fers aux pieds & aux mains, qui n'avoit pas vu le jour depuis quatre ans. Ils l'abordèrent avec un profond respect, & lui dirent l'ordre qu'ils avoient reçu de son père ; ils sanglotoient si fort, qu'elle pouvoit à peine les entendre. Elle les

entendit pourtant bien, & se mit à pleurer avec eux. Hélas! leur dit-elle, les dieux me sont témoins que je suis innocente! je n'ai que seize ans; j'étois destinée à porter plus d'une couronne, & vous allez me jeter au fond de la mer comme la plus criminelle de toutes les créatures; mais ne craignez pas que je cherche à corrompre votre fidélité, & que je vous prie de trouver quelque tempérament qui puisse me sauver la vie: il y a long-temps que le roi mon père m'accoutume à souhaiter la mort, je veux donc bien la souffrir, pourvu que l'on sauve mon cher enfant; de quel crime est-il coupable? quoi! son innocence ne peut-elle servir à le garantir de la fureur du roi? est-il possible qu'il l'ait condamné à périr avec moi? ne suffit-il pas à mon père de m'ôter la vie? veut-il plus d'une victime?

Les seigneurs qui l'écoutoient n'avoient rien à lui répondre: il falloit obéir; ils le dirent à la princesse. Hé bien! dit-elle, rompez les chaînes qui me retiennent, je suis prête à vous suivre. Les gardes vinrent, ils l'immèrent les fers dont ses mains & ses pieds étoient chargés; ils lui firent même beaucoup de mal, mais elle souffrit tout avec une constance merveilleuse. Elle sortit de sa pri-

son, aussi charmante que le soleil sort du sein de l'ondé : tous ceux qui la virent n'admirèrent pas moins son courage que sa ravissante beauté ; elle étoit encore augmentée malgré ses déplaisirs ; & son air de langueur valoit bien sa vivacité ordinaire.

Alidor & le petit prince l'attendoient au bord de la mer, où les gardes les avoient conduits ; ils savoient aussi peu l'un que l'autre le mal qu'on alloit leur faire. Quand la princesse vit son fils, elle le prit entre ses bras, & le baisa mille fois avec une extrême tendresse ; & lorsqu'on lui dit qu'on la noyoit à cause d'Alidor, elle dit qu'elle étoit bien aise que l'on eût choisi l'homme du monde qu'elle aimoit le moins, & qu'en voulant la perdre, on ne laissoit pas de la justifier. A son égard, il se prit à rire dès qu'il l'apperçut. Hé ! d'où viens-tu, petite princesse, lui dit-il ? vraiment il y a bien des nouvelles depuis ton départ, Livorette n'est plus au palais, & je suis devenu fou à lier : l'on dit, continua-t-il, que nous allons faire un voyage ensemble au fond de la mer : écoute, princesse, réveille-moi tous les jours, car je dormirai jusqu'à midi, si tu n'y prends garde.

Il en auroit bien dit davantage, si Livorette faisant un dernier effort, n'eût entré la

première dans le tonneau, tenant son fils à son cou : Alidor s'y jeta à corps perdu, sautant & se réjouissant fort d'aller au royaume des soles, où les turbots étoient rois ; enfin des disparates foisonnoient dans sa bouche. L'on ferma bien le tonneau, & du haut d'un rocher qui avançoit en saillie sur la mer, on le fit tomber dedans. Chacun sanglotoit & poussoit de longs cris pleins de désespoir ; l'on se retira le cœur pénétré de la plus véritable douleur. Pour Alidor, il étoit merveilleusement tranquille : il commença par se faire du pain, & le mangea tout entier ; il trouva ensuite la bouteille de vin, & se mit à boire d'un air gai, chantant des chansons de la même manière qu'il auroit chanté dans un agréable festin. Alidor, lui dit la princesse, laisse-moi tout au moins mourir en repos, sans m'étourdir de ton impertinente joie. Que t'ai-je fait, princesse, répliqua-t-il, pour vouloir que j'aie du chagrin ? fais-tu un secret que je veux te confier ; c'est qu'il y a ici quelque part dans un coin qui m'est inconnu, un certain poisson qui s'appelle Dauphin ; c'est le meilleur de mes amis, il m'a promis de m'obéir en tout ce que je lui commanderaï ; c'est pourquoi, belle Livorette, je ne m'inquiète pas, car je l'appeleraï à notre

secours, dès que nous aurons faim ou soif, ou que nous voudrons dormir dans quelque superbe palais, qu'il bâtira exprès pour nous. Appelle-le donc, innocent, dit la princesse, pourquoi différes-tu la chose du monde la plus pressée ? si tu attends que j'aie faim, tu attendras long-temps ; hélas ! mon cœur est trop triste pour que je songe à manger ; mais voilà mon fils qui se meurt, il étouffe dans ce vilain tonneau : dépêche-toi, je t'en prie, afin que jevoie si tu dis vrai, car un homme sans raison comme toi peut bien se tromper.

Alidor appela aussitôt le Dauphin : Ho ! Dauphin, mon ami poisson, je te commande de venir tout-à-l'heure pour m'obéir dans toutes les choses que je voudrai t'ordonner. Me voici, dit le Dauphin, parle. Es-tu là, dit le prince ? ce tonneau est si bien fermé que je n'y vois pas. Dis seulement ce que tu veux, ajouta le Dauphin. Je voudrois, répondit-il, entendre une musique agréable. En même temps la musique commença. Hé, bon Dieu ! dit la princesse en s'impatientant, tu te moques assurément avec ta musique : n'est-ce pas une chose fort inutile d'entendre bien chanter quand on se noie ? Mais que voulez-vous donc, Princesse, dit-il, vous n'avez ni faim ni soif ? Donne-moi le pouvoir que

que tu as de commander au Dauphin, reprit-elle. Dauphin, ho ! Dauphin, s'écria Alidor, je t'ordonne de faire tout ce que la princesse Livorette voudra, sans y manquer. Hé bien, dit le Dauphin, je le ferai. En même temps elle lui dit de les porter dans l'île la plus agréable de la terre, & de lui bâtir en ce lieu le plus beau palais qui eût jamais été; qu'elle y vouloit des jardins ravisans, avec des rivières autour, l'une de vin & l'autre d'eau; un parterre tout rempli de fleurs, au milieu duquel il y auroit un arbre dont la tige seroit d'argent, les branches d'or, & trois oranges dessus, l'une de diamant, l'autre de rubis, la troisième d'émeraude; que le palais fût peint & doré, & qu'il y eût dans une grande galerie toute son histoire représentée. Ne voulez-vous que cela, dit le Dauphin ? C'en est beaucoup, répliqua-t-elle. Pas trop, dit-il, car tout est déjà fait. Je souhaite, dit-elle, que tu me racontes une chose que j'ignore & que tu sais peut-être. Je vous entends, dit le Dauphin; vous demandez qui est le père de votre petit prince : c'est le serin Biby; & serin Biby n'est autre que le prince Alidor qui est avec vous. Ah ! seigneur Dauphin, s'écria Livorette, tu te moques de moi. Je vous jure, lui dit-il, par

le Trident de Neptune , par Scilla & Caribde , par tous les antres de la mer , par ses coquillages , par ses trésors , & par ses Tritons , par ses Nayades , par les heureux augures que le Pilote désespéré tire en me voyant : je vous jure enfin par vous-même , charmante Livorette , que je suis un poisson de bien & d'honneur , & que je ne vous ments point.

Après tant de sermens , dit-elle , je me reprocherois de ne te pas croire ; quoique , à te dire vrai , ce que j'entends est une des choses du monde la plus surprenante : je t'ordonne donc de rendre la raison à Alidor , & de lui donner tout l'esprit qu'on peut avoir , & tous les charmes d'une agréable conversation ; je veux encore que tu le fasses cent fois plus beau qu'il n'est laid , & que tu me dises pourquoi tu l'as nommé prince , car ce titre sonne agréablement à mes oreilles. Le Dauphin obéit sur cela , comme il avoit fait sur tout le reste ; il dit à Livorette l'aventure du prince , qui étoit son père , qui étoit sa mère , ses ayeux & ses parens ; car il avoit une science infinie sur le passé , sur le présent & sur l'avenir , & il étoit grand généalogiste de son métier. De tels poissons ne se pêchent pas tous les jours ; il faut que dame Fortune s'en mêle.

En causant ainsi, le tonneau s'arrêta contre une île ; le Dauphin l'ayant soulevé peu-à-peu, le jeta sur le rivage : dès qu'il y fut, il s'ouvrit. La princesse, le prince & l'enfant furent en liberté de sortir de leur prison. La première chose que fit Alidor, ce fut de se jeter aux pieds de sa chère Livorette ; il avoit recouvré toute sa raison, & un esprit mille fois plus charmant qu'il n'avoit été jusqu'alors ; il étoit devenu si bien fait, tous ses traits étoient si fort changés en mieux, qu'elle avoit de la peine à le reconnoître. Il lui demanda tendrement pardon de sa métamorphose en serin Biby, il s'en excusa d'une manière respectueuse & passionnée ; enfin elle lui pardonna un mariage auquel elle n'auroit peut-être pas consenti, s'il avoit pris d'autres moyens pour le faire réussir. Il est encore vrai que le Dauphin l'avoit rendu si aimable, qu'elle n'avoit jamais rien vu qui l'égalât à la cour du roi son père. Il lui confirma tout ce que le Dauphin lui avoit dit sur sa qualité ; c'étoit une chose essentielle à la satisfaction de cette princesse ; car enfin l'on a beau être ami des fées, l'on ne peut changer sa naissance ; quand le ciel ne nous la donne pas telle que nous la voulons, il n'y a que la vertu & le mérite qui puissent la réparer ; mais souvent

aussi elle l'est avec tant d'usure, que l'en a bien de quoi se consoler.

La princesse étoit de la meilleure humeur du monde : elle s'étoit trouvée dans un péril si affreux, qu'elle ne fut pas médiocrement sensible au plaisir d'en être échappée ; elle rendit grâces aux dieux : ensuite elle regarda vers la mer pour voir leur bon ami le Dauphin ; il y étoit encore, & elle le remercia, comme elle devoit, de lui avoir conservé la vie. Le prince n'en fit pas moins. Leur fils, qui parloit fort joliment, & qui avoit plus d'esprit que n'en ont d'ordinaire les enfans de cet âge, le complimenta aussi d'une manière qui réjouit le galant Dauphin : il fit cent caracoles en faveur du petit garçon. Mais tout-d'un-coup ils entendirent un grand bruit de trompettes, de fifres & de hautbois, avec le hennissement de plusieurs chevaux ; c'étoient les équipages du prince & de la princesse, & tous leurs gardes magnifiquement vêtus. Plusieurs dames venoient dans des carrosses ; elles mirent promptement pied à terre, dès qu'elles les apperçurent, & vinrent baiser le bas de la robe de la princesse. Elle ne voulut pas le souffrir, leur trouvant un air de qualité qui méritoit son attention.

Elles lui dirent qu'elles avoient reçu ordre

du poisson Dauphin de les reconnoître pour roi & reine de cette île , qu'ils y trouveroient beaucoup de sujets très-soumis , & beaucoup de satisfaction. Alidor & Livorette témoignèrent une grande joie de se voir honorés par des personnes si polies & si honnêtes. Ils leur répondirent avec autant de bonté que de grâce & de majesté. Ils montèrent ensuite dans une calèche découverte , tirée par huit chevaux ailés , qui les élevoient de temps en temps jusqu'aux nuées ; ensuite ils s'abaïssoient si imperceptiblement , que l'on s'en apperçoit à peine. Cette manière d'aller a ses commodités , parce que l'on n'est point cahoté , & que l'on ne craint pas les embarras.

Ils étoient encore fort proches de la moyenne région , quand ils apperçurent sur le penchant d'un côteau qui régnoit le long de la mer , un palais si merveilleusement fait , qu'encore que tous les murs fussent d'argent , l'on ne laissoit pas de voir au travers jusqu'au fond des chambres. Ils remarquèrent qu'elles étoient meublées de tout ce que l'on a jamais pu imaginer de plus superbe & de mieux entendu. Les jardins surpassoient la beauté du palais : l'on ne sauroit nombrer les fontaines & les eaux que la nature avoit rassemblées en cet endroit pour le rendre délicieux.

Le prince & sa femme ne favoient à quoi donner le prix, tant chaque chose leur paroifsoit parfaite. Lorsqu'ils furent entrés, l'on entendit de tous côtés: vive le prince Alidor, vive la princesse Livorette! que ce séjour les comble de plaisirs! Plusieurs instrumens & des voix charmantes faisoient une symphonie enchantée.

On ne les laissa pas long-temps sans leur servir un repas excellent: ils en avoient befoin, car l'air de la mer & la manière dont on les avoit embarqués dessus, les avoient terriblement fatigués. Ils se mirent à table, où ils mangèrent de bon appétit.

Quand ils en furent sortis, le garde du trésor royal entra, & leur demanda s'ils voudroient, pour faire digestion, passer dans la galerie prochaine. Lorsqu'ils y furent, ils virent le long des murs, de grands puits avec des seaux de cuir d'Espagne parfumé, garnis d'or; ils demandèrent à quoi cela servoit. Le garde répondit qu'il couloit des sources de métal dans ces puits, & que lorsqu'on vouloit de l'argent, il ne falloit que descendre un seau, & dire: mon intention est de tirer des louis, des pistoles, des quadruples, des écus, de la monnoie; en même temps, l'eau prenoit la forme de ce qu'on avoit souhaité;

& le sreau remontoit plein d'or, d'argent, ou de monnoie, sans que la source s'en tarît jamais pour ceux qui en faisoient un bon usage; mais que l'on avoit vu plusieurs fois, que lorsque des avares jetoient le sreau dans le dessein d'amasser seulement de l'or, & de le garder sous la clef, ils le tiroient plein de crapaux & de couleuvres, qui leur faisoient grande peur, & quelquefois grand mal, à proportion de leur avarice.

Le prince & la princesse admirèrent ces puits comme une des meilleures & des plus rares choses qui fût dans l'univers; ils jetèrent le sceau pour en faire l'épreuve; il revint aussitôt rempli de petits grains d'or; ils demandèrent pourquoi ce n'étoit pas de la monnoie toute battue? Le gardien dit que cela signifioit qu'il falloit la marquer aux armes du prince & de la princesse, quand ils auroient dit ce qu'ils vouloient que l'on y mit. Ah! dit Alidor, nous avons trop d'obligation au généreux Dauphin, pour vouloir d'autre effigie que la sienne. En même temps tous les grains se changèrent en pièces d'or, avec un Dauphin dessus. L'heure de se retirer étant venue, Alidor, timide & respectueux, coucha dans son appartement, & la princesse dans le sien avec son fils.

Il étoit plus d'onze heures que la princesse dormoit encore; pour le prince, il s'étoit levé de bon matin, afin d'aller à la chasse, & d'en être de retour avant qu'elle fût éveillée. Lorsqu'il fut qu'il pouvoit la voir sans l'incommoder, il entra dans sa chambre, suivi de plusieurs gentilshommes, qui portoient de grands bassins d'or, remplis de tout le gibier qu'il venoit de tuer. Il le présenta à sa chère princesse, qui le reçut d'un air gracieux, & ~~et~~ remercia plusieurs fois de son attention pour elle; cela lui donna lieu de lui dire qu'il ne Pavoit jamais aimée avec plus de passion qu'il faisoit alors, & qu'il la conjuroit de lui marquer le temps où ils célébreroient leur mariage avec pompe.

Ah! lui dit-elle, seigneur, mon dessein est fixe là-dessus, je n'y consentirai de ma vie, qu'avec la permission du roi mon père & de la reine ma mère. Jamais rien n'a été plus affligeant pour un homme amouréux. A quoi me condamnez-vous, lui dit-il, belle princesse? Ne savez-vous pas que ce que vous voulez est une chose impossible? Nous sortons à peine du tonneau fatal où ils nous ont fait renfermer pour nous perdre, & vous pouvez imaginer qu'ils consentiront à ce que je désire. Ah? sans doute, vous voulez me punir de

la violente passion que j'ai pour vous; je connois bien que vous destinez votre main & votre cœur au prince qui vous avoit envoyé des ambassadeurs lorsque je devins Serin. Vous jugez mal de mes sentimens, lui dit-elle, je vous estime, je vous aime, & je vous ai pardonné tous les maux que vous m'avez attirés par une métamorphose que vous ne deviez point tenter; car étant fils de roi, ne pouviez-vous pas croire que mon père se feroit un plaisir de vous voir dans son alliance?

Une grande passion ne raisonne pas avec tant de sang-froid, lui dit-il; j'ai pris le premier parti qui m'a conduit au bonheur; mais vous avez tant de dureté, que je suis inconsolable, si vous ne révoquez l'arrêt barbare que vous venez de prononcer. Il m'est impossible de le révoquer, dit-elle; vous saurez que cette nuit, dans le temps où je dormois d'un sommeil tranquille, j'ai senti que l'on me tiroit assez rudement; j'ai ouvert les yeux, & j'ai vu, à la clarté d'une torche qui jetoit une lueut sombre, la plus épouvantable petite créature du monde; elle me regardoit fixement avec des yeux furieux. Me connois-tu, m'a-t-elle dit? Non, madame, ai-je répliqué, & je n'ai pas même envie de vous connoître. Ah, ah! tu plaisantes, continua-t-elle!

Non, je le jure, ai-je répliqué, je dis la vérité. L'on m'appelle fée Grognette, a-t-elle dit; j'ai des sujets essentiels de me plaindre d'Alidor; il s'est assis sur ma roche, & il a le don de me déplaire. Je te défends de le regarder comme ton mari, jusqu'à ce que le roi ton père & la reine ta mère y consentent; si tu désobéis à mes ordres, j'exercerai ma vengeance sur ton fils; il mourra, & sa mort sera suivie de mille autres malheurs que tu ne pourras éviter. A ces mots, elle a soufflé sur moi des brandons de flammes dont j'étois toute couverte; je croyois qu'elles m'alloient brûler, lorsqu'elle m'a dit, je te fais grâce, pourvu que tu exécutes mes volontés.

Le prince connut bien par le nom & la figure de Grognette, que le récit de la princesse étoit sincère. Hélas, dit-il pourquoi avez-vous prié notre ami le poisson de me guérir de ma folie? j'étois moins à plaindre que je ne vais l'être à présent! A quoi me sert d'avoir de l'esprit & de la raison, sinon à me faire souffrir. Permettez moi que j'aille le conjurer de m'ôter le jugement, c'est un bien qui m'est à charge. La princesse s'attendrit fort; elle aimoit véritablement le prince; elle lui trouvoit mille bonnes qualités; tout ce qu'il disoit & tout ce qu'il faisoit avoit une grâce par-

ticuli re : elle pleura ; & le laissa jouir du plaisir de voir couler des larmes dont il était la cause. Il trouva encore plus de satisfaction   connoître les sentimens qu'elle avoit pour lui , qu'il n'en avoit trouvé auprès d'elle pendant qu'il était Serin ; de sorte que sa douleur fut soulagée   tel point qu'il se jeta   ses pieds , & lui baissant les mains : comptez , dit-il , m ch re Livorette , que je n'ai point de volonté où vous êtes , je vous rends la maîtresse absolue de mon sort.

Elle ressentit tout le mérite d'une si grande complaisance , & sans cesse elle r voit aux moyens d'obtenir cette permission si nécessaire   leur bonheur. En effet , c'était la seule chose qui pouvoit y manquer ; car il n'y avoit point de plaisirs que les habitans de l'isle n'essayaient de leur donner. Leurs rivières étoient remplies de poissons , les forêts de gibier , les vergers de fruits , les gu rets de bled , les prairies d'herbes , leurs puits d'or & d'argent : point de guerre , point de procès ; de la jeunesse , de la santé , de la beauté , de l'esprit , des livres , de bonne eau , d'excellent vin , des tabatières inépuisables ; Livorette n'aimoit pas moins son Alidor qu'Alidor aimoit sa Livorette.

Ils alloient de temps en temps rendre leurs

devoirs au poisson, qui les voyoit toujours avec plaisir ; & quand ils lui parloient de la fée Grognette & des ordres qu'elle avoit donnés à la princesse ; quand, dis-je, ils le prioient de les servir en ami, il leur disoit toujours quelques petits mots de consolation pour adoucir leurs peines ; mais il ne leur promettoit rien de positif. Deux années se passèrent ainsi. Alidor consulta le Dauphin sur l'envie qu'il avoit d'envoyer des ambassadeurs au roi des Bois ; mais il lui dit que Grognette les feroit assurément périr, & que les dieux peut-être travalleroient eux-mêmes à faire quelque chose en leur faveur.

Cependant la reine avoit appris la déplorable aventure de sa fille, de son petit-fils & d'Alidor ; jamais douleur n'a été si grande que la sienne : elle n'avoit plus de joie ni de santé ; tous les endroits où elle avoit vu la princesse, lui rappeloient son malheur ; & elle ne pouvoit s'empêcher d'en faire des reproches continuels au roi. Père cruel, disoit-elle, est-il possible que vous ayez pu vous résoudre à faire noyer cette pauvre enfant ? Nous n'avions que celle-là ; les dieux nous l'avoient donnée. Nous devions attendre que les dieux nous l'ôtassent. Le roi pendant quelque temps soutint ces paroles en philosophe ; mais enfin il

sentit lui-même la grandeur de son mal. Sa fille ne lui manquoit pas moins qu'à sa femme ; il se reprochoit en secret d'avoir tout donné à sa gloire, & si peu à sa tendresse ; il ne vouloit pas que la reine connût toute son affliction ; il cachoit sa peine sous un air de fermeté ; mais aussitôt qu'il étoit seul, il s'écrioit : ma fille, ma chère fille, où êtes-vous ? Unique consolation de ma vieillesse, je vous ai donc perdue ? Et je vous ai perdue, parce que je l'ai voulu.

Enfin, étant un jour accablé de la douleur de la reine & de la sienne, il lui avoua que depuis le jour infortuné où il avoit fait jeter Livorette & son fils dans la mer, il n'avoit pas eu un moment de repos ; que son ombre plaintive le suivoit partout ; qu'il entendoit les cris innocens de son fils, & qu'il craignoit d'en mourir de chagrin ; cette nouvelle ajouta beaucoup à celui de la reine. Je vais donc, s'écria-t-elle, avoir vos douleurs & les miennes ; que ferons-nous, sire, pour les soulager ? Le roi lui dit qu'on lui avoit parlé d'une fée qui étoit depuis peu dans la forêt des Ours, qu'il iroit la consulter. Je ferai bien aise, lui dit-elle, d'être du voyage, quoique j'ignore encore ce que je veux lui demander ; car la mort de notre chère Livo-

rette & du petit prince n'est que trop certaine. N'importe, dit le roi, il faut la voir. Il ordonna aussitôt que l'on préparât sa grande calèche, & tout ce qui étoit nécessaire pour un voyage de trente lieues. Ils partirent le lendemain de fort bonne heure, & se rendirent en peu de temps chez la fée, qui ayant su dans les astres la visite que le roi & la reine venoient lui rendre, s'avançoit à grands pas pour les recevoir.

Dès que leurs majestés l'aperçurent, elles descendirent de la calèche, & l'ayant embrassée avec de grands témoignages d'amitié, elles ne purent s'empêcher de pleurer amèrement. Sire, dit la fée, je fais le sujet de votre voyage. Vous êtes fort affligé d'avoir procuré la mort à la princesse votre fille; je n'y fais point d'autre remède, que de vous conseiller à tous deux de monter sur un bon vaisseau, & d'aller dans l'isle Dauphine; elle est fort loin d'ici, mais vous y trouverez un fruit qui vous fera oublier votre douleur; je vous donne avis de n'y pas perdre un moment, c'est l'unique moyen de vous soulager. A votre égard, madame, dit-elle à la reine, l'état où vous êtes me touche si sensiblement, qu'il me semble que vos peines sont les miennes propres. Le roi & la reine remercierent la fée de ses

bons conseils, ils lui firent des présens considérables; & la prièrent de vouloir, en leur absence, prendre un soin particulier de leur royaume, afin que leurs voisins n'entreprissent pas de leur faire la guerre. Elle promit tout ce qu'ils souhaitoient. Ils revinrent à la ville capitale avec quelque sorte de consolation, de pouvoir espérer que leur douleur diminueroit.

Ils firent équiper un vaisseau, montèrent dessus, & cinglèrent en haute mer, conduits par un pilote qui avoit été dans l'isle Dauphine; le vent leur fut favorable pendant quelques jours, mais il devint ensuite absolument contraire, & la tempête s'augmenta à tel point, qu'après en avoir été battus, le vaisseau s'entr'ouvrit contre un rocher, & sans qu'on y pût donner aucun remède. Tous ceux qui étoient dans le vaisseau se trouvèrent en un instant éloignés les uns des autres, sans savoir comment échapper d'un si grand péril.

Dans tout ce temps le roi ne pensoit qu'à sa fille. J'ai bien mérité, disoit-il, le châtiment que les dieux m'envoyent, quand j'ai fait exposer Livorette & son fils à la fureur des ondes. Ces réflexions le tourmentoient à tel point, qu'il ne songeoit plus à prolonger sa vie, lorsqu'il apperçut la reine sur un Dau-

phin qui l'avoit reçue en tombant du vaisseau ; elle tendoit les bras au roi , mourant d'envie de le joindre , & faisant des vœux pour que le charitable Dauphin allât jusqu'à lui , & les sauvât ensemble ; c'est ce qui arriva , car dans le moment où le roi étoit sur le point d'aller au fond de l'eau , cet aimable poisson s'approcha de lui , & la reine lui aidant , il se plaça sur son dos. Elle fut charmée de le revoir , & le pria de prendre un peu de courage , puisqu'il y avoit une entière apparence que le ciel s'intéressoit à leur conservation. En effet , vers la fin du jour , l'officieux poisson les porta jusques sur un agréable rivage , où ils abordèrent aussi peu fatigués que s'ils n'étoient pas sortis de la chambre de poupe.

C'étoit justement dans l'isle où Livorette & Alidor commandoit souverainement ; ils se promenoient le long de la grève ; Livorette tenoit son fils par la main , & ils étoient suivis d'une nombreuse cour , quand ils virent avec étonnement aborder ces deux personnes sur le dos du Dauphin ; cela les obligea de s'avancer vers elles , pour leur offrir l'hospitalité. Mais quelle fut la surprise du prince & de la princesse , quand ils reconnurent le roi & la reine ! ils virent bien qu'ils n'en étoient pas reconnus de même ; cela n'étoit point extraor-

dinaire, car il y avoit six ans qu'ils n'avoient vu leur fille. Une jeune personne change beaucoup dans un si long espace de temps ; Alidor, de laid & fou, étoit devenu beau & raisonnable. Pour l'enfant il avoit grandi. Ainsi leurs majestés étoient bien éloignées de croire qu'elles voyoient leur aimable fille & leur cher petit-fils.

Livorette ne retenoit ses larmes qu'avec beaucoup de peine ; à chaque parole qu'elle disoit à son père & à sa mère, ou qu'elle leur entendoit dire, son cœur grossissoit ; sa voix changeant à tous momens de ton, étoit émue & tremblante. Madame, lui dit le roi, voyez à vos pieds un monarque affligé & une reine désolée ; nous avons fait nauffrage assez loin d'ici, tous ceux qui nous accompagnoient sont péris ; nous sommes seuls, dépourvus de trésors & de secours. Tristes exemples de l'inconstance de la fortune. Sire, lui dit la princesse, vous ne pouviez aborder en aucun lieu où l'on eût plus de plaisir à vous secourir ; de grâce oubliez vos peines. Et vous, madame, dit-elle à la reine, permettez-moi de vous embrasser. En même temps elle se jeta à son cou, & la reine la serra entre ses bras avec des mouvemens de tendresse si extraordinaires, parce qu'elle lui trouvoit de

l'air de sa chère Livorette, qu'elle fut sur le point de s'évanouir. Le prince Alidor les pria de monter avec eux dans son chariot ; ils le voulurent bien, & se laissèrent conduire au château, dont toutes les beautés & les magnificences surprirent beaucoup le roi ; il n'y avoit point de momens où l'on ne prît soin de leur donner quelques plaisirs : mais ce qui leur en causa infiniment, c'est que les vaisseaux du prince, qui n'étoient pas éloignés de l'endroit où celui du roi s'étoit brisé, ayant sauvé l'équipage & tous ceux qui étoient dedans, les aménèrent à l'isle Dauphine, comme le roi déploroit leur mort.

Enfin, un jour, après en avoir passé plusieurs chez le prince & la princesse, il leur dit qu'il les prioit de leur donner les moyens de retourner dans leur royaume. Hélas ! ajouta la reine, je ne vous célerai point la plus douloreuse aventure qui puisse jamais arriver à un père & à une mère ; elle leur raconta là-dessus celle de Livorette, les peines dont ils étoient accablés depuis le cruel supplice auquel le roi l'avoit condamnée ; les conseils de la fée qui demeuroit dans la forêt aux Ours, & leur dessein d'aller à l'isle Dauphine : c'est celle-ci, continua-t-elle, où nous sommes arrivés par la plus extraordinaire navi-

gation qui ait jamais été. Cependant, hors le plaisir de vous voir, nous n'avons rien trouvé ici qui nous ait soulagés; & la fée qui nous y a fait venir n'a pas fait une juste prédiction.

La princesse avoit écouté sa chère mère avec tant de pitié & de naturel, qu'elle ne pouvoit arrêter le cours de ses larmes. La reine avoit une véritable reconnaissance de la trouver si sensible à ses chagrins; elle prioit les dieux de l'en récompenser, & l'embrassa mille fois, l'appelant sa fille & son enfant, sans savoir pourquoi elle l'appeloit ainsi.

Enfin le vaisseau étant fretté, le départ du roi & de la reine fut marqué au lendemain. La princesse avoit toujours réservé une des plus grandes beautés de son palais pour leur faire voir quand ils s'en iroient. C'étoit le bel arbre du parterre de fleurs, dont la tige étoit d'argent, les branches d'or, & les trois oranges de diamans, de rubis & d'émeraude; il y avoit trois gardiens commis pour y veiller nuit & jour, dans la crainte que quelqu'un n'essayât de les dérober, & n'en vînt à bout. Quand Alidor & Livorette eurent conduit le roi & la reine en ce lieu, ils les y laissèrent quelque temps pour admirer à

loisir la beauté de cet arbre merveilleux, qui n'avoit point son pareil dans le monde.

Après être restés plus de quatre heures à l'examiner, ils revinrent où le prince & la princesse les attendoient pour leur faire un superbe repas. Il n'y avoit dans la salle qu'une table à deux couverts; le roi en ayant demandé la raison, ils lui dirent qu'ils vouloient avoir l'honneur de les servir. En effet, ils prièrent leurs majestés de s'asseoir; Livorette & Alidor avec leur enfant donnoient à boire au roi & à la reine qu'ils servoient à genoux, ils coupoient toutes les viandes, & les mettoient proprement sur les assiettes de leurs majestés, choisissant ce qu'il y avoit de meilleur & de plus délicat. L'on entendoit une agréable & douce symphonie qui faisoit beaucoup de plaisir, lorsque les trois gardiens du bel arbre entrèrent d'un air effaré, & dirent qu'il y avoit bien des nouvelles, que la belle orange de diamant & celle de rubis avoient été dérobées, & que ce ne pouvoit être que ceux qui étoient venus les voir; cela désignoit le roi & la reine: ils s'en offendirent comme ils le devoient, & se levant de table tous deux, ils dirent qu'ils vouloient être fouillés devant toute la cour. En même temps le roi défit son écharpe & ouvrit sa

veste, pendant que la reine délaçoit son corset. Mais quelle surprise pour l'un & pour l'autre d'en voir tomber les oranges de diamans & de rubis ! ah ! sire, s'écria la princesse, quelle récompense nous donnez-vous de la manière obligeante & respectueuse dont nous vous avons reçus dans notre isle ! c'est payer bien mal un bon accueil, & des hôtes qui vous respectent. Le roi & la reine, confus d'un tel affront, cherchoient toutes sortes de moyens pour se justifier, protestant qu'ils étoient incapables de faire ce vol ; qu'on ne les connoissoit pas, & qu'ils ne pouvoient comprendre comment cela s'étoit fait.

A ces mots, la princesse se prosternant aux pieds de son père & de sa mère : Sire, dit-elle, je suis l'infortunée Livorette que vous fites mettre dans un tonneau avec Alidor & mon fils, vous m'accusez d'un crime auquel je n'ai jamais consenti ; ce malheur m'est arrivé sans que j'en aie eu plus de connoissance que vos majestés, lorsqu'on a caché les oranges dans leur sein ; j'ose vous supplier de me croire & de me pardonner. Ces paroles pénétrèrent le cœur du roi & de la reine : ils relevèrent leur fille, & pensèrent l'étouffer, tant ils la ferroient étroitement entre leurs bras. Elle leur présenta le prince Alidor &

son fils. Il est plus aisé d'imaginer la satisfaction de ces illustres personnes, que de la dépeindre. Les nôces du prince & de la princesse se célébrèrent magnifiquement. Le Dauphin y parut sous la figure d'un jeune monarque, infiniment aimable & spirituel. L'on dépêcha des ambassadeurs vers le père & la mère d'Alidor avec des présens considérables. Ils furent chargés de leur raconter tout ce qui s'étoit passé. La vie du prince & de la princesse fut aussi longue & aussi heureuse dans la suite qu'elle avoit été triste & traversée dans les commencemens. Livorette retourna avec son mari dans le royaume de son père, & son fils resta dans l'isle Dauphine.

Qu'eût fait ce prince déplorable,  
Que perséculoit le destin,  
Sans le secours du bon Dauphin  
Qui lui fut toujours favorable?

Le plus riche trésor qu'on puisse posséder,  
C'est un ami tendre & fidelle,  
Qui fait à propos nous aider,  
Lorsqu'à la fortune cruelle  
On se trouve près de céder.

On voit fuir les amis quand le bonheur nous quitte;  
Il en est peu de vrais, & ce sage eut raison;  
Voyant condamner sa maison,  
Que chacun trouvoit trop petite,  
Hélas! s'écria-t-il, dans ce petit logis,  
Que je ferois digne d'envie!

Rien ne manqueroit plus au bonheur de ma vie,  
Si je pouvois l'emplir de sincères amis.

---

---

MARTHONIDE eut à peine cessé de lire, que chacun s'empressa pour louer le conte du Dauphin. L'un souhaitoit de pouvoir servir comme lui ses amis ; l'autre vouloit être métamorphosé en serin. L'une envioit la beauté de Livorette, & l'autre le mérite d'Alidor. Ah ! s'écria la Dandinardièr, ne vous arrêtez-vous jamais qu'à des fadaises ? Y a-t-il rien au monde qui égale la beauté & l'utilité de ces merveilleux puits où l'on tire l'or dans des seaux de peau d'Espagne ? Je vous avoue que cet endroit m'enchante ; si je savois en quel lieu on trouve cette isle ravissante, je partirois tout-à-l'heure pour y faire un pélérinage. Monsieur, dit Alain d'un air empressé, j'aurois aussi bonne dévotion d'y aller avec vous ; quand j'ai entendu lire ces belles choses, l'eau m'en est venue deux ou trois fois à la bouche ; vous ne sauriez en conscience faire un plus beau voyage ; le seau sera bien lourd si je ne le tire pas, j'ai les bras forts. Va, va, dit la Dandinardièr, tu es trop poltron pour me suivre dans un lieu si périlleux. Je ne suis point poltron, dit